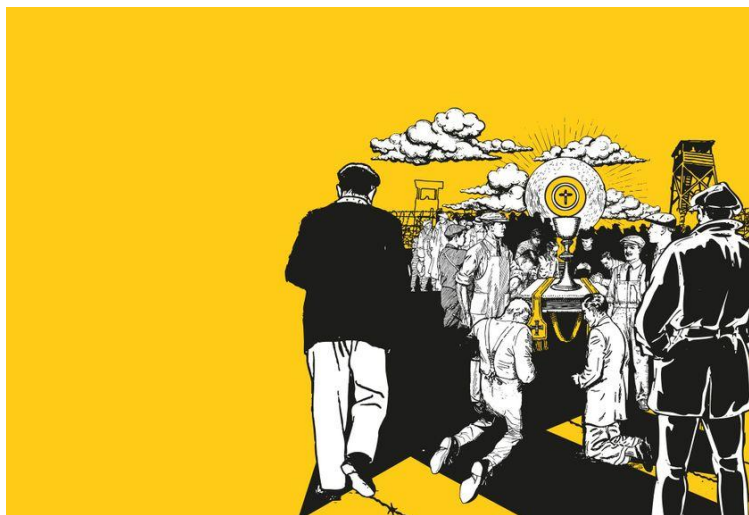


Notre-Dame de Paris : qui sont les 50 Français béatifiés pour leur apostolat en Allemagne nazie ?

Par **Gilles Donada**

Publié le 12 décembre 2025 à 14h25 Lecture : 5 min

<https://www.la-croix.com/religion/notre-dame-de-paris-qui-sont-les-50-francais-beatifies-pour-leur-apostolat-en-allemande-nazie-20251211>



Une affiche réalisée pour le diocèse de Paris, à l'occasion de la béatification de 50 martyrs français ce samedi. Illustration : Nicolas de Palmaert / Palmart

Ils ont organisé, au péril de leur vie, la résistance spirituelle pour accompagner les Français réquisitionnés pour le STO en Allemagne. 50 prêtres, religieux, séminaristes et laïcs français morts, en haine de la foi, en 1944 et 1945, seront béatifiés samedi 13 décembre à Notre-Dame de Paris.

« Ne sois pas jalouse, j'aime Jésus-Christ encore plus que toi. Je sens qu'il m'appelle pour être son témoin auprès de mes camarades qui vont vivre des moments difficiles. Pardonne-moi si je te fais de la peine. » Jean Mestre a 19 ans lorsqu'il écrit ces lignes à sa fiancée. Le jeune Parisien a été requis par le Service du travail obligatoire (STO), imposé par les nazis en 1943. Il travaille comme fraiseur à l'entreprise Büssing-Nag à Brunswick (Basse-Saxe). Membre actif de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), il organise clandestinement, avec d'autres militants, un réseau dans la ville et cherche à l'étendre à toute la région. Il est arrêté en mars 1944 et interné au camp disciplinaire 21 de Watenstedt-Hallendorf. Il y

meurt d'une pleurésie en mai 1944. Il est l'un des très rares martyrs dont le corps a été rapatrié en France, en 1949, et repose au cimetière de Saint-Ouen-sur-Seine (Seine-Saint-Denis).

Jean Mestre est le plus jeune des 50 martyrs qui seront béatifiés, samedi 13 décembre à Notre-Dame de Paris, au cours d'une célébration présidée par le cardinal Jean-Claude Hollerich, archevêque de Luxembourg. Léon XIV a signé le 20 juin dernier un décret du dicastère des causes des saints reconnaissant le martyre de ces Français morts par « *haine de la foi* », témoins d'une résistance spirituelle au nazisme.

À lire aussi

[« Être chrétien est une forme de résistance lorsque le monde verse dans la violence »](#)

Issus d'une trentaine de diocèses, on dénombre 19 membres de la JOC, 14 scouts de France, neuf prêtres, trois séminaristes, quatre franciscains et un jésuite. Une autre figure n'est pas mentionnée dans la liste, [le jociste Marcel Callo](#), 23 ans en 1945, qui s'était lui aussi engagé volontairement au STO pour assister les Français requis. Arrêté en raison de son engagement chrétien en Thuringe, il est mort au camp de concentration de Mauthausen et a été déjà béatifié en 1987 par Jean-Paul II. « *Ils ne sont pas morts simplement du fait de la violence du régime nazi. Ils sont morts parce qu'ils ont manifesté dans cette violence-là une espérance, une force de tempérament et de caractère qui manifestait leur foi et leur attachement au Seigneur* », soulignait Mgr Laurent Ulrich, archevêque de Paris, sur les ondes de Radio Notre-Dame le 6 septembre dernier.

Un million et demi de personnes transférées en Allemagne

Pour comprendre la singularité de leur martyre, il faut se replonger dans le contexte de l'époque. En manque de main-d'œuvre pour alimenter leur effort de guerre, les Allemands réquisitionnent des Français à partir de septembre 1942. Un million et demi de personnes – prisonniers, réquisitionnés, volontaires – sont ainsi transférées en Allemagne, certains par conviction, l'immense majorité sous la contrainte.

À lire aussi

[La béatification des cinquante martyrs du nazisme aura lieu le 13 décembre à Notre-Dame](#)

Face à cette situation, l'abbé Jean Rodhain, futur fondateur du Secours catholique, s'adresse en 1943 aux évêques et aux supérieurs des congrégations religieuses. « *Il n'est pas possible de laisser des centaines de milliers de travailleurs sans prêtres* », insiste-t-il. En réponse, l'Église de France, via le cardinal Suhard, archevêque de Paris, met sur pied la « Mission Saint-Paul », destinée à envoyer clandestinement en Allemagne des prêtres, des religieux et des laïcs. Il en reçoit environ 200 ensemble, mais le nombre total de catholiques, essentiellement laïcs, actifs sur le terrain, reste inconnu.

Si l'assistance spirituelle aux prisonniers de guerre est prévue par la convention de Genève, celle des travailleurs du STO est totalement interdite, y compris de la part du clergé allemand. Le 3 décembre 1943, un décret de persécution est signé par Ernst Kaltenbrunner, chef du Bureau de sécurité du Reich, aux ordres de la Gestapo, pour réprimer « *l'activité de l'action catholique française (au sens d'apostolat, NDLR) au sein des travailleurs civils français dans le Reich* ».

À lire aussi

[Père Bernard Ardura : « L'histoire établie au Vatican n'a plus de visée apologétique »](#)

« *L'objectif de la Mission Saint-Paul est d'offrir une assistance religieuse et humaine aux Français qui travaillent souvent dans de terribles conditions dans les usines allemandes*, explique le père Bernard Ardura, président émérite du Comité pontifical pour les sciences historiques et postulateur de la cause. *L'Église reconnaît que leur martyre résulte de leur apostolat volontaire. Les jeunes travailleurs sont tentés par le désespoir, voire le suicide. Il les aide à résister spirituellement en nourrissant leur foi. Prêtres, séminaristes, religieux, scouts ou militants des mouvements de jeunesse catholique ont l'habitude de s'organiser pour échanger, prier et agir ensemble. Ils mettent en application la devise de l'action catholique : voir, juger, agir.* »

Une activité apostolique à haut risque

Tous les volontaires savent qu'ils seront condamnés à mort s'ils sont découverts. « *Consummatum est. Le contrat est signé. À l'angoisse, à la détresse atroce que j'ai vécue, de midi à 15 h 30, a succédé, dès la sortie du bureau (de*

recrutement, NDLR), *une paix et une joie totales. Maintenant que j'ai tout donné, je ne peux plus reculer* », écrit, dans ses notes personnelles, l'abbé Pierre de Porcaro, 41 ans, prêtre à Saint-Germain-en-Laye. Il a conscience d'œuvrer dans « *les catacombes modernes* ». Arrêté et envoyé au camp de concentration de Dachau, il confie à l'un de ses compagnons : « *J'offre ma vie pour la France, j'accepte le sacrifice que m'envoie le bon Dieu.* »

À lire aussi

[« Pierre de Porcaro », un prêtre au cœur de la guerre](#)

Sur place, en Allemagne, tous déploient leur activité apostolique à haut risque. Ils se savent surveillés par les autorités nazies. Prisonnier au Stalag VI G de Bonn, l'abbé Raymond Cayre, 29 ans, se met en relation avec l'équipe clandestine d'action catholique de Cologne. Mais un billet tombe dans les mains de la Gestapo : « *En cas d'arrestation des prêtres français de Cologne... Avertir qu'ils pourront se confesser à l'abbé Cayre, aumônier du kommando 386.* » Quoique bénéficiant du statut protégé de prisonnier, il est arrêté et déporté à Buchenwald. Le franciscain Gérard Martin, 25 ans (de son nom civil Gérard Cendrier) visite, toutes les semaines, trente hôpitaux de Cologne, sans compter les huit heures qu'il passe jour et nuit à la gare de la ville... Il forme même une chorale, « Les alouettes de France », qui chante notamment aux enterrements. Dénoncé, il mourra à Buchenwald. Le scout Joël Anglès d'Auriac, 22 ans, fonde la patrouille Notre-Dame de l'Espérance, qui se met au service des autres réquisitionnés. « *Je suis tout tranquille car je vais à Jésus-Christ* », dit-il avant de mourir décapité.

« Nous prenions chacun un morceau d'hostie pour communier à l'abri des regards indiscrets »

Certains, comme les frères Vallée, multiplient les engagements prohibés. Roger Vallée est un frère mineur de 24 ans et son frère de sang, André, 25 ans, responsable fédéral de la JOC dans l'Orne. Ils se retrouvent à Gotha (Thuringe) et se répartissent différentes activités apostoliques : animation d'un groupe de réflexion, temps de recollection, visite aux malades dans les hôpitaux, constitution d'une bibliothèque, répétitions de chants, contacts avec des responsables JOC

d'autres régions. Arrêtés et enfermés au premier étage d'une prison avec d'autres militants d'action catholique, ils donnent à leur cellule le nom de « chambre haute », qui désigne le Cénacle de Jérusalem, où Jésus partage son dernier repas et où les apôtres reçoivent l'Esprit Saint à la Pentecôte. Roger mourra au camp de Mauthausen en 1944 et son frère André l'année suivante à Flossenbürg.

Grâce au courage de membres du clergé allemand, des travailleurs du STO peuvent participer à la messe dans les églises de leur ville, mais quand ces rassemblements deviennent repérables, on fait preuve d'ingéniosité. Grâce à un prêtre de Weimar, l'abbé Maurice Rondeau, 34 ans en 1945, du diocèse de Meaux, reçoit des hosties qu'il cache dans un étui à cigarette. *« On se passait l'étui, se rappelle un des rescapés, où nous prenions chacun un morceau d'hostie pour communier à l'abri des regards indiscrets. (...) Lorsque nous partions travailler hors du camp, l'abbé nous donnait l'absolution pour tous ceux qui allaient mourir dans la journée. »* À Dresde, l'abbé Pierre de Porcaro fixe ses rendez-vous au milieu de la foule de la place Altmarkt. *« Lorsque l'un ou l'autre d'entre nous désirait avoir un entretien avec lui, ou désirait se confesser et recevoir le sacrement de pénitence, c'est là que ça se passait, au milieu du va-et-vient »,* se souvient un de ses fidèles.

À lire aussi

[« Sans ma foi, je n'apporterais pas ma touche au travail » : comment la religion inspire les salariés](#)

On pourrait multiplier les exemples des actions entreprises par les 50 martyrs pour accompagner et soutenir les réquisitionnés du STO. *« Le pape François exhortait les jeunes à ne pas être des "chrétiens de divan", installés dans une foi confortable, rappelle le père Ardura. Leur témoignage nous rappelle qu'il ne suffit pas de réciter le Credo si cela ne change rien dans notre vie. Leur exemple est là pour nous stimuler, nous réveiller. »*

La vie des 50 Français martyrs du nazisme évoquée par le postulateur de leur cause



Bundesarchiv, Bild 183-J14405 / CC-BY-SA 3.0

Départ d'anciens prisonniers de guerre français libérés pour aller travailler en Allemagne dans le cadre du STO, Gare du Nord, Paris, mai 1943.

[I.Media](#) - publié le 27/07/25

Le père Bernard Adura est le postulateur de la cause de canonisation des 50 français tués par le régime nazi et béatifiés ce samedi 13 décembre à Notre-Dame de Paris. Il a accordé un entretien à I.MEDIA sur l'histoire de leur vie. Reconnus comme "Martyrs de l'apostolat", leur sainteté se différencie des autres martyrs.

"Ces martyrs sont morts dans des conditions terribles [...]. Au milieu de ces souffrances, leur exemple extraordinaire de dévouement n'a pas de prix", confie le père Bernard Ardura, postulateur de la cause de canonisation des 50 Français tués par le régime nazi pendant la Seconde Guerre mondiale, reconnus martyrs par l'Église le 20 juin 2025 et béatifiés ce samedi 13 décembre à Notre-Dame de Paris. Dans cet entretien à I.MEDIA, le prêtre français, ancien président du Comité pontifical des sciences historiques, explique la spécificité de ces "Martyrs de l'apostolat".

Aleteia : Léon XIV a approuvé la publication du décret concernant ces 50 martyrs le 20 juin dernier. Leur cause collective avait été ouverte en France en 1988 et est arrivée à Rome en 2018. Pourquoi a-t-il fallu 30 ans pour constituer ce dossier ? Avez-vous rencontré des difficultés particulières ?

Père Bernard Ardura : Le premier postulateur, Mgr Charles Molette, le fondateur de l'association des archivistes de l'Église de France, a lancé ces opérations dès 1982. Mais il faut souligner qu'il s'agit de 50 jeunes provenant de 30 diocèses différents. Pour faciliter les choses, comme c'est la Conférence épiscopale de France qui est la promotrice de la cause, nous avons fait en sorte que tout le procès diocésain soit fait à Paris. Cela a demandé de rassembler une large documentation. Et puis la plupart de ces hommes sont morts en Allemagne. Or le diocèse compétent dans une cause est toujours le diocèse du décès. Il a fallu demander que les évêques allemands se dessaisissent des causes – ce qui a été fait.

Qu'est-ce qui distingue ces martyrs d'autres figures de sainteté dans l'histoire de l'Église ? Pourquoi parle-t-on de "martyrs de l'apostolat" ?

Il faut reprendre la toile de fond historique de ces martyrs. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les prisonniers de guerre étaient théoriquement sous la convention de Genève, qui leur assurait le droit à avoir des aumôniers. Mais parmi les Français, environ 300.000 jeunes se sont retrouvés avec un statut particulier : ils ont été envoyés en Allemagne comme ouvriers, par complicité entre le régime de Vichy et les nazis. Dans le cadre de ce Service du travail obligatoire (STO), ces jeunes qui avaient entre 19 et 25 ans étaient engagés pour au moins deux ans afin de contribuer à l'effort de guerre, en particulier dans la métallurgie. Ils recevaient symboliquement un salaire, avaient deux semaines de vacances par an. Toutefois il était hors de question de leur donner une assistance spirituelle car ils n'étaient pas protégés par la convention de Genève.

Les choses se sont corsées lorsque le 3 décembre 1943 est parue l'ordonnance Kaltenbrunner.

Des évêques français, en particulier le cardinal Emmanuel Suhard (1874-1949), archevêque de Paris, et l'abbé Jean Rodhain, initiateur du Secours catholique, ont porté le souci de ces jeunes. Ils ont mis sur pied ce qu'ils ont appelé "la mission saint-Paul", qui a consisté à envoyer des prêtres, des séminaristes, des religieux, des militants de l'Action catholique, des scouts, pour aller exercer un apostolat auprès

des jeunes ouvriers déportés. Ces volontaires savaient en partant qu'ils y allaient sans aucune protection, pour un apostolat clandestin.

Les choses se sont corsées lorsque le 3 décembre 1943 est parue l'ordonnance Kaltenbrunner, qui n'était autre qu'un décret de persécution. Cette ordonnance demandait l'élimination de tous ceux qui menaient une activité religieuse auprès des jeunes travailleurs civils français. À partir de ce moment-là, tout ce que ces missionnaires faisaient était sous le couperet de la peine de mort. On considérait leurs activités comme anti-allemandes – alors qu'il s'agissait uniquement de venir en aide à ces ouvriers de diverses manières, apportant les sacrements, encourageant les uns, soutenant les autres. C'est pourquoi on parle du "martyre de l'apostolat".

Ces 50 martyrs sont morts dans divers lander d'Allemagne. De la même façon que leur vie est liée par un apostolat commun, leur mort a-t-elle des similitudes ?

Selon le terme technique, ils ont tous succombé "à cause des souffrances liées à l'incarcération". Certains ont été exécutés, certains même massacrés, beaucoup ont été torturés. D'autres encore sont morts parce que le typhus faisait des ravages considérables, et ils n'étaient pas soignés, ou pire : ceux qui étaient contaminés étaient mis à "l'infirmerie" et les soi-disant médecins nazis faisaient des "expériences" pour voir comment la contagion s'opérait. Certains ont perdu la vie durant la "marche de la mort". Lorsque les alliés avançaient, les Allemands vidaient les camps d'ouvriers et les faisaient partir à pied la plupart du temps. Celui qui tombait en route était immédiatement tué. Ces martyrs sont morts dans des conditions terribles, ils ont vécu un calvaire. Au milieu de ces souffrances, leur exemple extraordinaire de dévouement n'a pas de prix.

Dans le décret du dicastère pour les Causes des saints, quatre noms sont cités : le père Raymond Cayré (1915-1944), le frère franciscain Gérard Martin Cendrier (1920-1944), le séminariste Roger Vallée (1920-1944) et le laïc Jean Mestre (1924-1944) et leurs 46 compagnons. Ces quatre personnes ont-elles une histoire particulière ?

Au départ, le choix avait été fait de ne pas mettre de nom. Nous ne voulions pas qu'il y ait un nom privilégié puisqu'ils ne font qu'un. Mais entre-temps la pratique du dicastère a changé. Alors nous avons trouvé ce système : nous avons choisi les noms de ceux qui sont morts les premiers dans chacune des quatre catégories qui les constituent – prêtres diocésains, religieux, séminaristes, et laïcs. On cite donc ces quatre noms et leurs 46 compagnons.

Y aurait-il pu y avoir plus de 50 martyrs dans ce dossier ?

Il y a certainement des dizaines et des dizaines d'autres personnes. Mgr Charles Molette s'est arrêté à 51, sinon la cause aurait duré un demi-siècle de plus. C'est un choix assumé.

Vous avez dit 51 ? L'un d'eux a disparu durant le procès ?

Il y avait auparavant le jociste Marcel Callo (1921-1945) dans cette cause collective. À l'époque, l'archevêque de Rennes n'a pas souhaité attendre tous les autres dossiers et l'a sorti du groupe. Il a donc été déjà béatifié en 1987.

Quels témoignages vous ont spécialement marqué pendant l'enquête ? Y a-t-il une figure parmi ces 50 martyrs qui vous touche particulièrement ?

Il y a des cas extrêmement intéressants. Par exemple, l'un d'eux était revenu en France pour ses 14 jours de vacances, et sa famille, ses amis, l'ont supplié de rester. "Non, je n'abandonnerai jamais mes camarades", répondait-il. Ce garçon était fiancé, et la jeune fille a toujours vécu dans son souvenir. Elle est morte il y a quelques années sans jamais s'être mariée. On voit là le prix de l'amour.

Il y a des témoignages absolument magnifiques.

Il y a des témoignages absolument magnifiques. Le plus âgé de ces martyrs, le jésuite Victor Dillard (1897-1945), écrivait ainsi dans son journal intime en septembre 1943 : "Je n'ai pas de difficulté sur la mort, je ne vois pas de quoi j'aurais à me détacher, ma vie a été donnée une fois pour toutes. Qu'elle n'ait pas encore été prise, c'est un hasard ou plutôt une grâce. [...] Ne pas s'embarrasser l'existence avec des pressentiments et des peurs. Le Maître m'instruit, me conduit. Me laisser faire comme il voudra, par le chemin rude si c'est sa volonté".

Quelle est la portée symbolique et spirituelle du fait que des catholiques soient morts sous le régime nazi, qui persécutait aussi les juifs dans les camps ? Des théologiens ou historiens juifs ont-ils été consultés ou associés à la réflexion autour de cette cause ?

Dans les témoignages directs que nous avons, les martyrs ne parlent pas des juifs parce qu'ils n'étaient pas dans les camps des juifs. Les Allemands avaient bien séparé les choses. Ils voulaient éviter que l'on répande des informations sur ce qu'il se passait dans le contexte de la Shoah. À l'arrivée des alliés, les ouvriers ont été dirigés vers Dachau, mais ils n'y sont pas parvenus. D'autre part, la cause de ces

martyrs est bien spécifique : l'ordonnance de Kaltenbrunner vise spécialement l'Église catholique, les prêtres de l'Église catholique. Dans le Reich, il y avait la conscience à ce moment-là que l'Église catholique était la plus déterminée et la plus opposée à l'idéologie nazie.

La reconnaissance de leur martyre par Rome a ouvert la voie à la béatification de ces 50 martyrs. Pourquoi la célébration a-t-elle lieu à Paris ?

Puisque tout a été concentré à Paris pour le procès diocésain, il a été décidé depuis longtemps que la béatification aurait lieu à la cathédrale Notre-Dame. Il était aussi question de les béatifier durant le quatrième trimestre de 2025. C'est l'année du Jubilé et ce sont aussi les 80 ans de la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Pour la suite du procès vers la canonisation, il faut à présent la reconnaissance d'un "miracle" dû à leur intercession. Des miracles ont-ils été déjà présentés et soumis à l'étude ?

Non, mais il y en aura certainement. Je pense que ce sont des figures qui parlent beaucoup et qui vont parler à beaucoup de jeunes – parce qu'ils sont tous jeunes. Le plus jeune avait 19 ans quand il est parti. Ils avaient un cœur d'une générosité extraordinaire. Ce sont tous des exemples d'un élan de fraternité extraordinaire. Certains dans leurs paroisses, dans leurs diocèses, sont très connus.

https://fr.aleteia.org/2025/07/27/la-vie-des-50-francais-martyrs-du-nazisme-evoque-par-le-postulateur-de-leur-cause/?utm_medium=email&utm_source=sendgrid&utm_campaign=EM-FR-Newsletter-Daily-&utm_content=Newsletter&utm_term=20251212

Qui sont ces martyrs du XXe siècle, victimes de la barbarie nazie ?



Giammarco Figus | Shutterstock

[Hortense Leger](#) - publié le 10/12/25

Saint Etienne, Sainte Blandine, Sainte Cécile... Nombreux sont les martyrs des premiers siècles à être vénérés par les catholiques. Mais moins connus sont ces hommes et ces femmes ayant plus récemment connu le martyr sous le joug nazi, durant la Seconde Guerre mondiale. Cinquante d'entre eux, religieux et laïcs français, seront béatifiés le 13 décembre 2025 à Notre-Dame de Paris.

Dans la mémoire chrétienne, le visage des premiers martyrs reste associé aux catacombes et aux persécutions antiques. Pourtant, l'Église contemple aujourd'hui une autre constellation de témoins : ceux qui, au cœur du XXe siècle, ont affronté la barbarie nazie. Parmi eux, cinquante martyrs français vont être béatifiés le 13 décembre 2025 à Notre-Dame de Paris. Leur histoire rejoint celle des origines par la constance de leur foi et leur fidélité qui va jusqu'au don de la vie.

Le martyr, dans la tradition chrétienne, n'est rien d'autre que celui qui témoigne : témoin de l'espérance, témoin du Christ, jusque dans la mort. L'Église réserve ce titre à ceux dont la parole et les actes ont conduit au sacrifice suprême. Si seuls trois d'entre eux ont été canonisés comme martyrs du nazisme, plus de deux cents ont été

reconnus bienheureux, formant une immense procession de prêtres, religieux, laïcs, familles entières, venus de Pologne, d'Allemagne, d'Autriche, des Pays-Bas, d'Italie, de France, de Tchéquie ou de Slovaquie. On estime aujourd'hui entre 200 et 250 le nombre de martyrs du nazisme béatifiés par l'Église catholique.

Les saints martyrs du nazisme

L'Église a canonisé trois saints victimes de la barbarie nazie. Saint Maximilien Kolbe (1894-1941), fondateur de la Mission de l'Immaculée, est arrêté pour avoir protégé des juifs et diffusé la foi. À Auschwitz, il offre sa vie à la place d'un père de famille et meurt, en 1941, achevé par une injection de phénol. Il est canonisé en 1982 à Rome par le pape Jean Paul II comme "martyr de la foi". Sainte Edith Stein (1891-1942), philosophe juive convertie devenue carmélite sous le nom de sainte Thérèse Bénédictine de la Croix, est déportée et gazée à Auschwitz en 1942 pour avoir partagé le sort de son peuple. Canonisée en 1998 par Jean Paul II qui la nomme "Philosophe crucifiée", elle est faite co-patronne de l'Europe. Saint Titus Brandsma (1881-1942), carme néerlandais, journaliste et professeur, est déporté à Dachau pour avoir défendu la liberté de la presse catholique ; il y meurt d'épuisement. Il est canonisé par le pape François en 2022.

De nombreux bienheureux

Derrière ces figures canonisées s'étend une foule de témoins béatifiés. Beaucoup sont prêtres ou religieux : le bienheureux Rupert Mayer, jésuite allemand, prédicateur inlassable contre le nazisme, Mgr Michał Kozal, évêque polonais arrêté dès l'invasion, soutien spirituel de ses compagnons de Dachau, mort du typhus après une injection forcée, ou encore Bernhard Lichtenberg, chanoine berlinois, mort pour avoir prié publiquement pour les juifs persécutés. D'autres, comme Antoni Leszczewicz, brûlé vif en Biélorussie après avoir refusé d'abandonner ses paroissiens, partagent le même sort.

Des laïcs aussi ont payé le prix du témoignage : Marcel Callo, jockey déporté pour avoir voulu "former des chrétiens", Franz Jägerstätter, paysan autrichien exécuté pour avoir refusé de servir dans l'armée hitlérienne, ou encore la famille Ulma, parents et enfants, fusillés en 1944 pour avoir caché des juifs, un martyre familial unique, béatifié en 2023.

Les groupes béatifiés

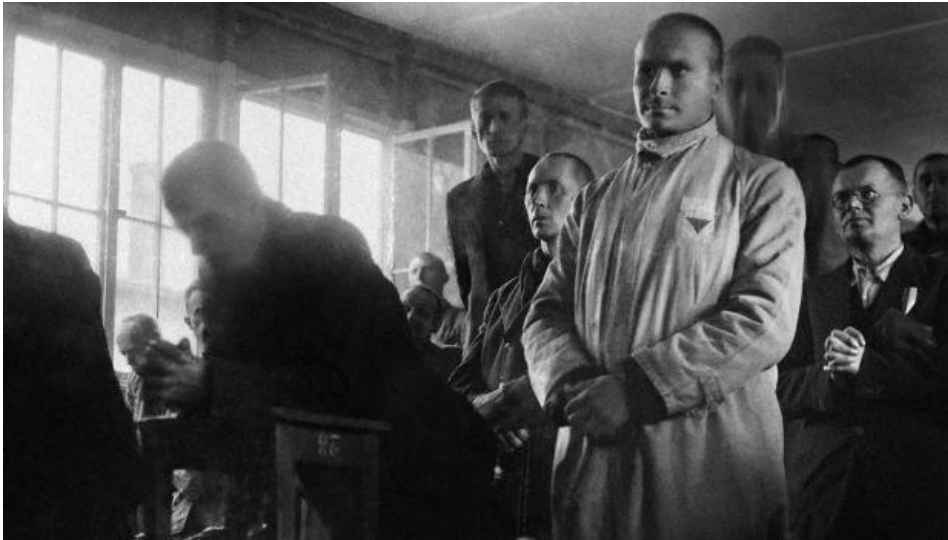
Certains martyrs ont été reconnus en groupes. Le plus important est celui des 108 martyrs polonais béatifiés en 1999 : évêques, prêtres, religieux, religieuses, séminaristes, laïcs, victimes d'une politique visant à détruire la foi catholique, pilier de l'identité polonaise. Aux Pays-Bas, de nombreux religieux furent tués à Auschwitz ou Dachau pour s'être opposés à l'antisémitisme. En Allemagne, les martyrs de Lübeck (1943), trois prêtres catholiques et un pasteur luthérien, incarnent une fraternité œcuménique nouée dans la résistance spirituelle.

La France elle-même s'apprête à honorer ses témoins de la barbarie : 50 martyrs français du nazisme seront béatifiés le 13 décembre 2025 à Notre-Dame de Paris, lors de la première cérémonie de béatification depuis la réouverture de la cathédrale. Et l'histoire se poursuit. Lors de l'audience accordée le 21 novembre 2025 au cardinal Marcello Semeraro, préfet du dicastère des Causes des Saints, Léon XIV a autorisé la promulgation des décrets concernant le martyre, en haine de la foi, de deux jeunes prêtres italiens, Don Ubaldo Marchioni (26 ans) et Martino Capelli (32 ans), exécutés en 1944 pour avoir refusé d'abandonner leurs communautés menacées. D'autres causes sont encore en cours, comme celle du journaliste Fritz Gerlich, assassiné à Dachau pour avoir dénoncé le nazisme dès les années 1930.

Ainsi, de la Pologne à l'Allemagne, de la France aux Pays-Bas, de l'Autriche à l'Italie, se tisse la même trame : celle d'une fidélité vécue jusqu'au bout dans le martyre, qu'il soit individuel, familial ou communautaire.

https://fr.aleteia.org/2025/12/10/qui-sont-ces-martyrs-du-xxe-siecle-victimes-de-la-barbarie-nazie/?utm_medium=email&utm_source=sendgrid&utm_campaign=EM-FR-Newsletter-Daily-&utm_content=Newsletter&utm_term=20251212

Martyrs du nazisme béatifiés : “La confiance qu’ils avaient dans le Christ nous oblige”



ERIC SCHWAB / AFP

Prisonniers français assistant à une messe à Dachau après la libération du camp, 29 avril 1945.

[Louis de La Houplière](#) - publié le 10/12/25

À l’occasion de la béatification de 50 Français victimes de la persécution nazie ce 13 décembre, Guillaume Zeller, auteur de "La baraque des prêtres : Dachau, 1938-1945" (Tallandier), revient sur ces figures missionnaires dotées d’un grand courage, dont notre époque ferait bien de s’inspirer.

Ils étaient prêtres, séminaristes, scouts ou fidèles laïcs, et rejoignent ce 13 décembre la longue liste de ces figures catholiques inspirantes, béatifiées. Leur point commun ? Tous, à travers leur engagement durant la Seconde Guerre mondiale, étaient conscients du "sacrifice" qu’ils offraient, pour ne pas abandonner les travailleurs français envoyés en Allemagne. Ces missionnaires ont pris des risques en annonçant le Christ dans des conditions inédites, jusque dans l’univers concentrationnaire où la plupart y ont perdu la vie. Dans son livre *La baraque des prêtres* (Tallandier), Guillaume Zeller s’arrête notamment sur deux figures, les pères Victor Dillard et Pierre de Porcaro, morts à Dachau en restant jusqu’au bout fidèles à leur apostolat.

Aleteia : Vous avez longuement étudié le destin de plusieurs prêtres béatifiés ce 13 décembre, envoyés auprès des travailleurs français en Allemagne et morts en déportation. Pourquoi leur béatification est-elle

un événement pour l'Église ?

Guillaume Zeller : Historiquement, cela signifie une reconnaissance de leur sacrifice, que je trouve très actuel aujourd'hui. Leur courage ne doit pas être oublié et doit nous interroger. Mon livre, publié tout juste 70 ans après la libération de Dachau, s'arrête en effet sur les pères Victor Dillard et Pierre de Porcaro, tous deux assassinés en camp de concentration et faisant partie de ces 50 futurs béatifiés. Je suis très sensible à ces deux grandes figures et surtout au récit de leurs derniers jours. Ils ont été admirables jusqu'au bout. Aumôniers clandestins en Allemagne, ils s'enchâssaient dans cet immense groupe de prêtres déportés pour résistance active face à l'Allemagne nazie ou pour des raisons politiques ou simplement religieuses. Deux prêtres parmi 2.720 autres, dont 1.034 y laisseront la vie.

Quels traits communs avez-vous repérés chez ces prêtres et laïcs qui ont, volontairement ou non, donné leur vie durant leur mission ?

La spécificité de ces 50 martyrs du STO, qui n'étaient pas tous des prêtres, est justement la dimension volontaire de leur sacrifice. Ils sont entrés clandestinement auprès des travailleurs, conscients du sacrifice qu'ils allaient faire. De ce que l'on rapporte du père Pierre de Porcaro, on sent qu'il allait vers son propre Golgotha. Il faut remettre les choses dans leur contexte. Bien avant la guerre et le lancement de la "Mission Saint Paul" en 1943 par l'abbé Jean Rodhain, l'Église est consciente que les couches populaires commençaient à lui échapper. À l'époque, on s'inquiète beaucoup et les autorités religieuses publient un livre, France, terre de mission, pour alerter justement sur cette déchristianisation de certaines couches populaires. Séminaristes et prêtres prennent conscience de la situation. D'où le départ de nombre d'entre eux, à partir de 1943, pour se tenir aux côtés des travailleurs envoyés en Allemagne. Il était alors indispensable d'apporter les sacrements et une présence chrétienne dans des lieux où les nazis ont voulu l'enlever.

Ils avaient un zèle missionnaire de proximité inouï et très concret. Que dire de leur courage, à tous et de leur solidarité sans faille ?

Mais à partir de décembre, les choses se gâtent : conscients de cette clandestinité, les Allemands publient un décret qui donne l'ordre de leur arrestation, et donc à leur déportation. Tous étaient conscients de cela, et beaucoup ont été dénoncés. Mais ils étaient animés de ce souci irrépressible d'apporter une assistance chrétienne à ceux qui étaient éloignés de l'Église. Ils avaient un zèle missionnaire de proximité inouï et très concret. Que dire de leur courage, à tous et de leur solidarité sans faille ? Dans le cadre de mon étude sur Dachau, je n'ai pas vu un seul prêtre qui s'effondre, qui

trahit ses frères, qui fait des concessions avec les nazis. Ils étaient ensemble, avaient le latin en commun et ont pu garder une cohérence, unis par le sacerdoce.

Quelle figure issue de vos travaux vous semble particulièrement emblématique de cette “sainteté dans l’enfer des camps” ?

Plusieurs m’ont particulièrement marqué. Je pense d’abord à Mgr Michel Kozal, Polonais et béatifié. Il a su tenir son rang d’évêque dans des circonstances effrayantes. C’est très impressionnant. J’ai beaucoup aimé me plonger dans la vie de Mgr Gabriel Piguet, qui a soutenu des caches de juifs dans son diocèse de Clermont-Ferrand jusqu’à son arrestation. À Dachau, il a été un acteur central d’un événement inédit : il a ordonné le père Karl Leister au cœur même du camp, au cours d’une cérémonie émouvante. Je pense évidemment aussi au père Pierre de Porcaro, doté d’un fort caractère, disposé au sacrifice et qui l’a accompli sans trembler. Et puis à ce jeune routier, Joël Anglès d’Auriac, qui a écrit un texte bouleversant, alors qu’il allait être décapité le lendemain. Leur engagement sans faille, la confiance qu’ils avaient dans le Christ, nous obligent. Ils étaient complètement animés de cet esprit de résistance spirituelle, une résistance non violente par essence, mais qui est entière. La persécution est consubstantielle au catholicisme, mais ils n’ont pas courbé l’échine. Comment ne pas y voir un lien évident avec ces milliers de chrétiens persécutés aujourd’hui à travers le monde ? Plus que jamais, la mémoire de ces 50 martyrs béatifiés doit réconcilier les chrétiens avec cette fraternité universelle que le Christ nous a laissée.

La baraque des prêtres : Dachau, 1938 - 1945, Guillaume Zeller, Texto, janvier 2024.

https://fr.aleteia.org/2025/12/10/martyrs-du-nazisme-beatifies-la-confiance-quils-avaient-dans-le-christ-nous-obligent/?utm_medium=email&utm_source=sendgrid&utm_campaign=EM-FR-Newsletter-Daily-&utm_content=Newsletter&utm_term=20251212

80 ans pour béatifier les martyrs français du nazisme, pourquoi ?



P Deliss / GODONG

[Jean Chaunu](#) - publié le 08/12/25

Pourquoi fallut-il attendre 80 ans pour que la mémoire des martyrs catholiques français du nazisme soit honorée ? L'historien Jean Chaunu, spécialiste de l'histoire de la résistance chrétienne aux totalitarismes du XXe siècle, avance plusieurs explications, dont la principale est le primat donné à la résistance militaire sur la résistance spirituelle. Même certains chrétiens préférèrent cacher pudiquement l'héroïsme de leurs martyrs.

L'histoire de la mémoire des cinquante martyrs catholiques victimes "en haine de la foi" du décret Kaltenbrunner du 3 décembre 1943 reste à écrire. Comment expliquer en effet qu'il ait fallu attendre 80 ans pour aboutir à leur béatification alors que la haine explicite du nazisme pour le christianisme est attestée par le vécu de ces prêtres, séminaristes, religieux, fidèles laïcs ayant subi tortures, humiliations, déportation et mort ? Un historien a parlé d'une « mémoire désunie » à propos du deuxième après-guerre, par opposition à l'expérience des tranchées de la Première Guerre mondiale. Ce fait s'explique par l'expérience vécue d'un patriotisme humilié par la défaite et l'occupation nazie sur la plus grande partie de l'Europe. Cette désunion n'a pas épargné non plus la mémoire chrétienne de la guerre. Ce qui a été

fait pour la Shoah et qui n'épuise pas encore aujourd'hui les débats mémoriels comme l'attestent les points de vue différents d'Annette Wievorka et de François Azouvi ne l'a pas été pour la mémoire chrétienne, même si de nombreuses allusions apparaissent dans l'œuvre considérable de Mgr Charles Molette (*En haine de l'Évangile*, Fayard, 1993 ; *Prêtres, religieux et religieuses dans la résistance au nazisme*, Fayard, 1995). Nous ne pouvons donc formuler ici que quelques explications.

Résistance armée et résistance spirituelle

La difficulté de faire aboutir la cause des chrétiens requis du STO relève de facteurs multiples qui remontent aux premières années de l'après-guerre : la honte liée au STO, le refus d'assimiler les requis à des "déportés du travail" (loi de 2008), les problèmes politiques auxquels est confronté l'épiscopat par rapport à ses relations avec Vichy au lendemain de la Libération, le primat du modèle prestigieux de résistance armée ou à caractère politique sur celui d'une résistance purement civile ou religieuse. Et ce primat n'a pas épargné l'Église de France. Deux lignes de fracture peuvent être repérées.

Tout d'abord, la labellisation du "front de résistance spirituelle" par le *Témoignage chrétien* qui en revendique après-guerre l'exclusivité — au moins sémantique — et qui évolue très vite dans un sens progressiste en rupture avec l'esprit des Pères fondateurs Chaillet, Fessard, de Lubac. En 1945, la demande en faveur d'un article des *Cahiers du Témoignage chrétien* sur les martyrs de l'apostolat en Allemagne n'aboutit pas : "Il semble que l'Église ait honte de ses martyrs", conclut le père Henri de Lubac. Rappelons que la notion de "résistance spirituelle" a pourtant été employée pour la première fois en 1935 par les rédacteurs de la revue *Esprit* pour saluer la résistance des pasteurs Barth, Bonhoeffer, Niemöller au "paragraphe aryen" imposé par Hitler, expulsant les pasteurs luthériens d'origine juive de l'Église évangélique. L'universalité du baptême commun aux Églises était le fondement de ce *non possumus*. Comment, dans ces conditions, refuser aux martyrs de l'apostolat le titre de "résistants spirituels" que l'on avait accordé, avec raison, à nos frères protestants ?

Le choix de l'enfouissement

Ensuite, la perspective de la ligne d'enfouissement dans la masse ouvrière caractérisée par l'évolution de la Mission de France et de la Mission de Paris allait à l'encontre d'une volonté de faire mémoire des confesseurs de la foi qui risquait de les singulariser par rapport à l'idéologie de "la masse". Émile Poulat avait déjà constaté que "sur les vingt-trois aumôniers clandestins qui revinrent, un seul, le jésuite Henri Perrin, et trois ans après son retour, reprit la vie ouvrière". Tout se passe comme si l'idéal d'inspiration marxiste du prêtre incarné dans la masse prolétarienne devait se substituer à l'idéal apostolique de conquête. De l'enfouissement imposé par le régime nazi succédait l'enfouissement consenti au nom d'un marxisme qui n'osait dire son nom.

Enfin, le primat de la victime sur le héros marque aussi le changement générationnel des années soixante. À la figure héroïque et sécularisée du martyr pour la cause politique se substituait celle de la victime civile dans le contexte mémoriel de la Shoah, inaugurant la "concurrence des victimes" (Jean-Michel Chaumont).

Les martyrs absents ont toujours tort

Une dernière raison d'ordre existentiel doit être prise en compte. Les absents martyrs ont toujours tort aux yeux du monde. Le psychiatre juif autrichien Viktor Frankl (1905-1997), survivant des camps de la mort, disait à propos de l'expérience concentrationnaire que "les meilleurs ne sont pas revenus". Quoiqu'on puisse penser de cette affirmation, elle était partagée par bien des témoins survivants de nos martyrs qui furent leurs compagnons de déportation : les pères Gaben, Gerbeaux, Brun, Beschet, Harignordoquy, et d'autres, sans lesquels nos martyrs seraient peut-être restés dans l'anonymat. Leur raison de survivre à la déshumanisation concentrationnaire : pouvoir témoigner que la vie spirituelle, la charité admirable du frère Gérard-Martin, le ministère sacramentel de l'abbé Jules Grand ont vaincu l'enfer des camps.